



**HAL**  
open science

## Les chevaliers et les belles lettres

Martin Aurell

► **To cite this version:**

Martin Aurell. Les chevaliers et les belles lettres. Microscop: Un regard sur les laboratoires en Centre Limousin Poitou-Charentes (CNRS), 2011, HS 20 / octobre 2011, pp.20-21. halshs-00854814

**HAL Id: halshs-00854814**

**<https://shs.hal.science/halshs-00854814>**

Submitted on 28 Aug 2013

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



## Les chevaliers et les belles lettres

Au XII<sup>e</sup> siècle, en Occident, une véritable renaissance intellectuelle est à l'œuvre, qui touche certes le clergé, formé aux écoles urbaines, mais aussi par ricochet la chevalerie et la bourgeoisie.

À la fin du XII<sup>e</sup> siècle, véhiculant de la propagande en faveur des comtes d'Anjou, une chronique du monastère de Marmoutier, près de Tours, attribue à

Foulque II le Bon un célèbre mot d'esprit contre le roi de France : « *Un roi illettré est un âne couronné !* » Son auteur reconnaît en Foulque « *un comte lettré et un chevalier courageux* », tout en ajoutant : « *Il connaissait parfaitement le latin et les règles de sa grammaire et il maniait avec perspicacité la logique d'Aristote et de Cicéron, mais on le plaçait aussi parmi les meilleurs des chevaliers courageux.* » À l'époque, sous la plume des clercs, les éloges fusent envers les chevaliers mariant « *les armes et la toge, les arts martiaux et les lettres* ».

« *Porter l'écu, telle est ma condition par nature !* »

### La culture de l'entre deux

La réalité n'est pas toujours si exaltante que le voudraient des auteurs louant leur mécène. Bien des guerriers ont dû se contenter de quelques connaissances rudimentaires. Écrivant en Flandre entre 1194 et 1206, Lambert d'Ardres, chapelain de Baudouin II, comte de Guînes, dit son maître « *tout à fait laïc et illettré et entièrement ignare des arts libéraux [c'est-à-dire, par opposition aux arts mécaniques, les connaissances nullement asservies à la matière]* ». Mais il le reconnaît doté d'une mémoire auditive et d'une élo-

quence exceptionnelles, qui lui permettent d'interpréter les textes bibliques, non seulement au sens littéral, mais allégorique. C'est pourquoi son seigneur, que Lambert dit « *un quasi-lettré* », peut s'engager avec des clercs, « *plus érudits que lui sur des questions futiles* », dans de vifs débats théologiques, où il n'est jamais à court d'arguments. Baudouin leur demande aussi de traduire en français maints ouvrages pour sa bibliothèque. En contrepartie, il leur relate « *les histoires profanes qu'il apprend des conteurs* ». Il possède donc la culture de l'entre-deux, à cheval entre l'écriture et l'oralité, entre le latin et le vernaculaire, entre le religieux et le profane...

### Guerriers et écrivains

Bien mieux formés que lui, de nombreux chevaliers composent des poèmes ou rédigent des romans. L'un d'entre eux est devenu célèbre par son Parzival, qu'il écrit en allemand vers 1204. Il s'agit de Wolfram von Eschenbach revendiquant fièrement, dans ce livre, son statut de guerrier : « *Porter l'écu, telle est ma condition par nature !* » Dans ce passage, après avoir renoncé à faire l'éloge d'une dame qui l'a mis en colère, l'écrivain se dit prêt à en servir et à en aimer une autre, pourvu qu'elle se rende à lui, non pas pour ses talents poétiques, mais pour ses exploits militaires : « *Qu'elle ne m'aime pas pour mon chant, si je ne fais guère preuve de courage, et que j'obtienne le prix de son amour par l'écu et par la lance !* » Wolfram se veut aussitôt un illettré, ne connaissant même pas l'alphabet et composant son histoire, non pas à partir des livres qu'il lit, mais qu'il écoute. L'auto-présentation, aussi

En 1279, les percepteurs du roi d'Angleterre convoquent le comte Jean de Warenne. Ils lui réclament les titres de propriété de ses seigneuries sous peine d'expropriation. Jean n'apporte pas de parchemins, mais un glaive émoussé et rouillé. Il le leur jette, tout en criant : « *Messires, voici ma charte ! Car mes ancêtres sont arrivés ici avec Guillaume le Bâtard, duc de Normandie, et ils ont conquis leurs terres par cette épée, et c'est par la même épée que je compte les défendre contre quiconque voudrait les occuper. Le roi n'a pas conquis cette terre tout seul, mais avec l'aide de nos ancêtres.* »

Faut-il en conclure que le chevalier médiéval est une brute épaisse, juste bonne à assener de coups d'épée ? Est-il un béotien, allergique à l'alphabétisation ? De fait, l'anecdote est trompeuse parce qu'un objet symbolique est souvent, au Moyen Âge, la preuve matérielle fournie, à la façon d'un gage, aux tribunaux. De plus, l'histoire ne nous est connue que par une source tardive, visant à exalter la révolte des barons contre l'impopulaire Édouard I<sup>er</sup>. S'il existe alors, comme de tout temps, des nobles hostiles à la culture écrite, ils semblent minoritaires. L'idéal du chevalier lettré est fortement encouragé par les prêtres, qui détiennent le monopole du savoir livresque.

Le massacre des Innocents est un thème fréquent de la sculpture romane, condamnant les violences de l'aristocratie guerrière, pour laquelle l'élévation du niveau culturel contribue à la pacification, Chapiteau du cloître de la cathédrale d'Arles (Bouches-du-Rhône).



die dans toutes sortes de livres, essayant de s'ennuyer pendant des heures qui auraient pu être plus plaisantes, afin de trouver des histoires qui augmenteraient la gloire de Dieu et qui lui obtiendraient l'estime du peuple. » En opposant l'effort de l'écriture au plaisir qu'il pourrait trouver ailleurs, probablement à la cour et à la guerre, Hartmann rappelle qu'il est davantage chevalier qu'écrivain.

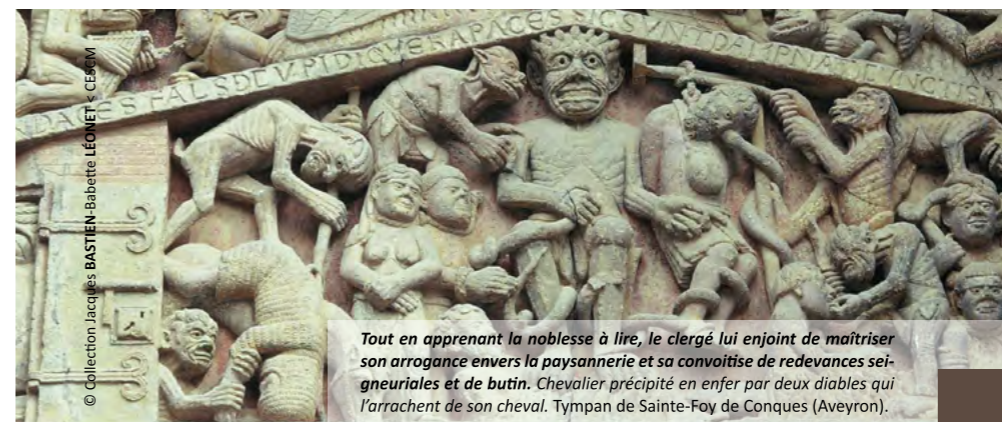
### Une noblesse d'âme

À partir du XII<sup>e</sup> siècle, la lecture et l'écriture se diffusent largement dans la noblesse. Les mères se servent de leur psautier ou livre d'heures pour alphabétiser leurs enfants. Elles sont ensuite relayées par des précepteurs de leur entourage, voire par des moines qui initient les garçons au latin et aux autres sciences libérales. Tout en consacrant le plus clair de leur temps à l'entraînement militaire, les jeunes sont formés sur le plan intellectuel. Ils savent donc lire un contrat, plaider avec cohérence devant les juges, rédiger le procès-verbal d'une assemblée ou dresser une liste de redevances. Cette « littérature pragmatique » n'est pas incompatible avec les belles lettres. Avec des

clercs, les chevaliers participent à des veillées littéraires où ils discutent, en connaisseurs, des œuvres mises en scène par des jongleurs. « *Que tout le monde se taise à ce sujet, sauf clercs et chevaliers, car les autres ne peuvent rien apprécier, si ce n'est comme un âne à la harpe !* », lit-on au début du Roman de Thèbes (1150). Le rejet du « vilain », incapable de comprendre les subtilités de la mythologie grecque, montre ici que la culture savante apporte de la distinction, du prestige ou de la renommée aux chevaliers qui la maîtrisent. À la longue, leur fascination pour les lettres sabordera les bases de la noblesse du sang au profit de la noblesse d'âme, bien plus spirituelle et élevée. C'est grâce à elle que l'on goûte du livre, que l'on le rédige et que l'on adopte des manières soignées à l'instar de ses héros fictifs. Petit à petit, le mérite se substitue à la naissance. Hier comme aujourd'hui, le savoir est porteur de modernité.

Martin AURELL < CESCUM  
martin.aurell@univ-poitiers.fr

<http://www.mshs.univ-poitiers.fr/cescum/>



Tout en apprenant la noblesse à lire, le clergé lui enjoit de maîtriser son arrogance envers la paysannerie et sa convoitise de redevances seigneuriales et de butin. Chevalier précipité en enfer par deux diables qui l'arrachent de son cheval. Tympan de Sainte-Foy de Conques (Aveyron).